

Zareh Tchouhadjian, : un expert du tapis à la tête de France-Orient

Armand Tchouhadjian et Raymond H. Kévorkian

Extrait de l'ouvrage « Trames d'Arménie : Tapis et broderies sur les chemins de l'exil (1900-1940) »

Comme nombre de Stambouliotes, les parents de Zareh Tchouhadjian sont nés en Asie Mineure, plus précisément à Agn (Egin), une petite ville majoritairement peuplée d'Arméniens, située en surplomb de l'Euphrate supérieur, réputée pour avoir donné à l'Empire ottoman ses plus grands banquiers et pour sa production de cotonnades bleues pour le bain, spécialité des artisans arméniens locaux. Mguerdtch Garabédian, le père, et son épouse Nemzour Lémondjian sont nés vers le milieu du xixe siècle dans ce canton dépendant de la préfecture de Sivas.

Le père de Zareh est donné comme paçirci, c'est-à-dire vendeur de coupons de feutre, destinés à la confection des fameux fez, ces couvre-chefs en forme de tronc de cône, portés à l'époque par tous les hommes dans l'Empire ottoman. Ce qui a donné Tchouhadj (cuhaç) en turc, avec la version définitive du patronyme arménisé Tchouhadjian.

Le 21 juillet 1883, Mguerdtch Garabédian prendra sa plus belle feuille de papier, arrachée religieusement d'un cahier à réglure 4/8, pour enregistrer lui-même la date de naissance de son fils Zareh, qu'il est fier d'avoir eu avec sa femme Nemzour. L'accouchement s'est bien entendu passé à domicile, avec l'aide d'une sage-femme et la bassine d'eau chaude de rigueur.

Zareh et sa sœur cadette Hisgouhi ont rapidement perdu leur père, dans des circonstances qui nous sont inconnues, peut-être du fait de la tuberculose. Zareh et Hisgouhi ont été élevés non sans mal par leur tante, Yasmine Yaya, qui est allée s'établir à Constantinople, sans doute pour fuir les massacres qui ont ensanglanté Agn comme les autres localités arméniennes, entre les 15 et 17 novembre 1895 : on y a recensé trois mille Arméniens massacrés durant la sanglante campagne suscitée par le « sultan rouge », Abdülhamid II, dans toute l'Asie Mineure.

Après avoir reçu son instruction dans une école arménienne de la capitale ottomane, Zareh entre à l'âge de dix-sept ans au Robert College, un établissement d'enseignement supérieur américain réputé. Tout laisse penser qu'il a, compte tenu de la situation modeste de sa tante, bénéficié d'une bourse d'études du fait de ses aptitudes personnelles, peut-être d'un mécène arménien, comme c'était si courant à l'époque. Accéder à un niveau d'instruction supérieur constituait alors un privilège réservé aux plus doués ou aux enfants de familles aisées. Zareh a pu non seulement étudier les sciences, mais aussi les langues : outre l'arménien et le turc, ses langues naturelles, il y a appris l'anglais, le français et l'allemand.

Dès la fin de l'année 1908, il est nommé directeur artistique et technique de l'Austro-Orientalische Handel Ges., dont le siège était à Vienne, en Autriche. Lorsqu'il était sorti du collège cette même année, il s'était spécialisé immédiatement dans l'étude et la préparation des colorants destinés aux tapis d'« Orient » et à leur réparation. Ce qui laisse supposer qu'il était déjà un familier du domaine, et qu'il n'avait pas été embauché uniquement pour sa maîtrise de la langue allemande.

La fabrication des tapis en laine de cette entreprise était concentrée à Hereke, où de petites mains arméniennes étaient à l'œuvre, et celle des tapis de soie à Kumkapi, un quartier arménien de Constantinople. Zareh a donc été amené à travailler sur ces deux sites et a créé un atelier de fabrication de fils de soie et d'or pour les besoins de la compagnie autrichienne. Celle-ci produisait

probablement en priorité pour alimenter le marché austro-hongrois. L'Empire ottoman constituait du reste alors un espace économique dans lequel s'étaient engouffrées nombre de compagnies européennes qui ne manquaient pas d'inonder le marché local avec des produits manufacturés venus d'Europe, mettant ainsi à mal l'artisanat local.

Le recrutement de Zareh Tchouhadjian en 1911 comme directeur artistique, puis directeur général de l'usine de tapis créée à Tabriz, en Azerbaïdjan iranien, par la Persiche Teppich Gesellschaft, A. G., une société allemande basée à Berlin, montre clairement qu'il dominait non seulement les questions techniques, mais était aussi un gestionnaire averti qui avait en outre le mérite d'être germanophone. Cette entreprise de tissage de tapis entrait dans une stratégie plus générale de l'Allemagne qui visait non seulement à s'ouvrir des marchés, mais aussi à acquérir une influence politique dans cette région stratégique, majoritairement turcophone, frontalière de la Russie.

D'après le contrat passé avec la Persiche Teppich Gesellschaft, A. G. (PETAG), daté du 18 novembre 1911, Zareh devait d'abord visiter des musées européens, aux frais de la société, afin d'étudier les dessins et la composition des tapis. Ce qu'il fit. Il entreprit ensuite un voyage à Bombay, dans les Indes britanniques, où une puissante colonie arménienne était implantée, pour parfaire ses connaissances des colorants naturels végétaux qui donnent des tons plus « fondus » aux tapis, en même temps qu'ils leur assurent une meilleure résistance des couleurs au soleil. Ces voyages ne semblent pas avoir effrayé plus que cela ce jeune homme dynamique, qui a sans doute profité des réseaux arméniens locaux pour rapidement trouver ce qu'il cherchait.

Ce n'est donc qu'en 1912 qu'il arrive à Tabriz, ville abritant une importante population arménienne, pour y prendre en charge l'usine récemment construite qui employait mille personnes et fournissait en outre du travail à de nombreuses ouvrières (et enfants !) à domicile. Le bâtiment a été conçu par Heinrich Jacoby, délégué par Berlin pour développer le projet de la PETAG à Tabriz. Détenteur d'un passeport ottoman, délivré « Au nom de sa Majesté Impériale le Sultan », Zareh Tchouhadjian était à la tête de cette entreprise allemande active en Perse lorsque la Première Guerre mondiale a éclaté.

L'Azerbaïdjan iranien, dont Tabriz est la métropole, est alors devenu, malgré le statut de neutralité affiché par la Perse, un champ à bataille où forces russes et turques s'affrontent dès l'automne 1914 et surtout au cours du printemps 1915. On y observe les premiers massacres d'Arméniens dans les cantons de Salmast et de Kan commis par des irréguliers recrutés par des agents turcs au sein des tribus kurdes locales. Plusieurs dizaines de milliers de chrétiens fuient vers le Caucase pour échapper à ces violences. Tabriz, où résident plusieurs consuls européens, dont un allemand, a néanmoins été épargnée par ces premières exactions, contre lesquelles les autorités iraniennes étaient apparemment incapables de réagir. Après la prise de contrôle de toute la partie ouest de l'Azerbaïdjan iranien par les Russes, la situation s'est un temps stabilisée, et il semble que l'entreprise dirigée par Zareh Tchouhadjian ait pu continuer à produire des tapis, malgré les difficultés liées à la guerre.

La révolution bolchevique survenue en 1917 a toutefois modifié la donne régionale. Après la signature du traité de Brest-Litovsk, les forces russes ont évacué la région, laissant la voie libre aux troupes turques, qui ont rapidement pris le contrôle de l'Azerbaïdjan au cours du printemps 1918, massacrant au passage les populations arméniennes, dont bon nombre de réfugiés originaires des provinces ottomanes, notamment dans les provinces de Salmast et d'Ourmia.

Des milliers de réfugiés ont de nouveau pris la route du sud pour se mettre sous la protection des Britanniques. Tabriz a été occupée par l'armée turque, qui a de surcroît pris en otage les

principaux notables arméniens de la ville. Le problème majeur auquel s'est donc trouvé confronté Zareh Tchouhadjian était d'assurer la sécurité de son entreprise et en particulier de son important stock de tapis qui attirait naturellement la convoitise des nouveaux maîtres de la ville et de leurs affidés locaux. Zareh confie du reste qu'il a bien souvent dû loger sur place pour apaiser les appétits des pillards et protéger ses ouvriers. Par chance, l'usine bénéficiait du statut d'exterritorialité. Avec l'accord de sa direction berlinoise et du consul allemand de Tabriz, Zareh Tchouhadjian a courageusement accueilli un certain nombre de réfugiés arméniens dans l'usine et s'y est barricadé avec eux. Huit jours durant, ils y resteront bloqués, tandis que le consul allemand, leur principal protecteur, se suicidait.

Après l'évacuation des forces turques, à la fin de 1918, conformément aux clauses de l'armistice de Moudros, la situation de l'entreprise allemande n'a fait qu'empirer du fait de l'anarchie ambiante. Durant les premiers mois de 1919, Zareh Tchouhadjian est confronté au zèle de l'administration du shah de Perse, et s'en plaint dans une lettre du 22 octobre adressée au vice-gouverneur de la province d'Azerbaïdjan. Dans ces conditions, Zareh a demandé et obtenu de sa société d'être libéré de ses obligations. Après avoir reçu un visa des autorités britanniques, qui contrôlaient alors la région, il a entrepris son voyage de retour vers Constantinople, où séjournait encore sa famille.

C'est après un long périple à travers la Mésopotamie qu'il a atteint Port-Saïd, d'où il a embarqué pour arriver à Constantinople le 29 septembre 1920, après presque dix années passées en Perse. Peu après, Zareh Tchouhadjian se rend à Berlin, via la Bulgarie, la Serbie, la Croatie, etc. Il travaille un temps encore pour la Persiche Teppich Gesellschaft à Berlin, qui est alors en pleine crise économique et morale. Il reste néanmoins au service de cette entreprise. En 1922, il se rend à Constantinople pour convenance personnelle. Il y épouse Haïgouhi Peckmezian - elle avait fait des études de psychologie à l'université de Genève -, avec laquelle il retourne à Berlin, où il négocie un nouveau contrat pour aller s'établir à Londres.

Grâce à un passeport délivré par les services consulaires de la République d'Arménie, Zareh et son épouse voyagent en France, en Belgique, en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas... En 1925, Zareh séjourne même quelque temps à Londres, où il travaille pour Cardinal & Harford, qui a repris la commercialisation des stocks de tapis restés en Perse. Apparemment, le couple cherchera à retourner en Orient, mais Constantinople devenue Istanbul et la Turquie lui sont désormais interdites, comme à tous les rescapés arméniens. Il tente donc de s'établir en Grèce avec sa famille, car une petite fille est depuis née. Et c'est finalement à Marseille que s'interrompt, en 1927, l'errance des Tchouhadjian. Zareh y retrouve une nombreuse colonie arménienne, arrivée au cours des années précédentes, et l'opportunité d'employer son savoir-faire en prenant la tête de la société Tapis France-Orient.